

L'institution philosophique française et la Renaissance : l'époque de Victor Cousin

Dominique Couzinet et Mario Meliadó (éds)



BRILL

LEIDEN | BOSTON

Table des matières

Notices biographiques VII

- 1 Écrire l'histoire de la philosophie de la Renaissance à l'époque de Victor Cousin : acteurs intellectuels, enjeux idéologiques et institutionnels 1
Mario Meliadó

PARTIE 1

Vues d'ensemble et perspectives transdisciplinaires

- 2 La Renaissance dans l'histoire. L'historiographie philosophique française du XIX^e siècle 11
Catherine König-Pralong
- 3 Deux portraits de la Renaissance en compétition : l'*Encyclopédie nouvelle* (1836–1843) et le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1844–1852) 44
Gregorio Piaia

PARTIE 2

Figures historiographiques, réseaux intellectuels et politiques

- 4 Charles Waddington : de la thèse sur Ramus aux discours sur la philosophie de la Renaissance 61
Dominique Couzinet
- 5 Négocier la coupure. La légende spiritualiste de Giordano Bruno au cœur de la transaction entre philosophie et théologie 102
Delphine Antoine-Mahut
- 6 Le cas Vanini et l'historiographie philosophique sur la Renaissance à l'école de Victor Cousin 127
Mario Meliadó
- 7 Donner et recevoir la modernité : Vico entre la France et l'Italie 151
Rocco Rubini

- 8 Glisson-Leibniz-Reid-Maine de Biran : la force de la vie et sa trajectoire
dans l'*Histoire de la philosophie* de Victor Cousin 173
Guido Giglioni

PARTIE 3

Documents

- 9 Les lettres de Christian Bartholmèss à Victor Cousin (1846–1856) 201
Mario Meliadó
- 10 Les lettres de Charles Waddington à Victor Cousin (1844–1863) 221
Dominique Couzinet
- 11 Victor Cousin et la Renaissance. Annexe photographique 249
Luc Courtaux, Dominique Couzinet et Mario Meliadó
- Bibliographie générale 273
- Index des noms 293

Victor Cousin et la Renaissance. Annexe photographique

Luc Courtaux

Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne

Dominique Couzinet

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, ISJPS

Mario Meliadò

Universität Siegen

Les pièces présentées dans cette annexe photographique sont issues du fonds Victor-Cousin, conservé aujourd’hui à la Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne (BIS) et constitué par la bibliothèque privée, les lettres et les papiers légués à l’Université de Paris par Cousin en 1863. L’annexe photographique reproduit une sélection parmi les documents qui ont fait l’objet de l’exposition « Victor Cousin et la Renaissance », réalisée par le Département des manuscrits et des livres anciens de la BIS du 17 juin au 26 juillet 2019, sous la responsabilité scientifique de Luc Courtaux, Dominique Couzinet et Mario Meliadò. L’exposition avait pour but de recomposer, à l’aide de documents tirés des archives privées de Victor Cousin, la constellation de sources philosophiques et historiographiques sur laquelle reposait le discours érudit sur la Renaissance dans la France du XIX^e siècle, et en même temps de faire apparaître les réseaux personnels, intellectuels et académiques dans lesquels ce discours était développé. Elle reposait sur quatre types de documents : des lettres issues de la correspondance privée de Cousin, ses papiers de travail (notes, extraits préparatoires), des livres rares et anciens d’auteurs de la Renaissance, enfin des études historiographiques ou des éditions de textes de la Renaissance publiées en France au XIX^e siècle. L’annexe photographique est divisée en cinq petites sections dont chacune est consacrée à un auteur de la Renaissance, dans l’ordre : Pierre de la Ramée (Ramus), Giordano Bruno, Tommaso Campanella, Giulio Cesare Vanini et Giambattista Vico. L’anthologie se conclut sur une gravure tirée de *L’Univèrs illustré* de 1868 représentant la bibliothèque de Victor Cousin qui est aussi reproduite sur la couverture de ce volume. Elle est ici accompagnée de trois descriptions différentes de la même bibliothèque, tirées de documents rares ou inédits.

1. Ramus

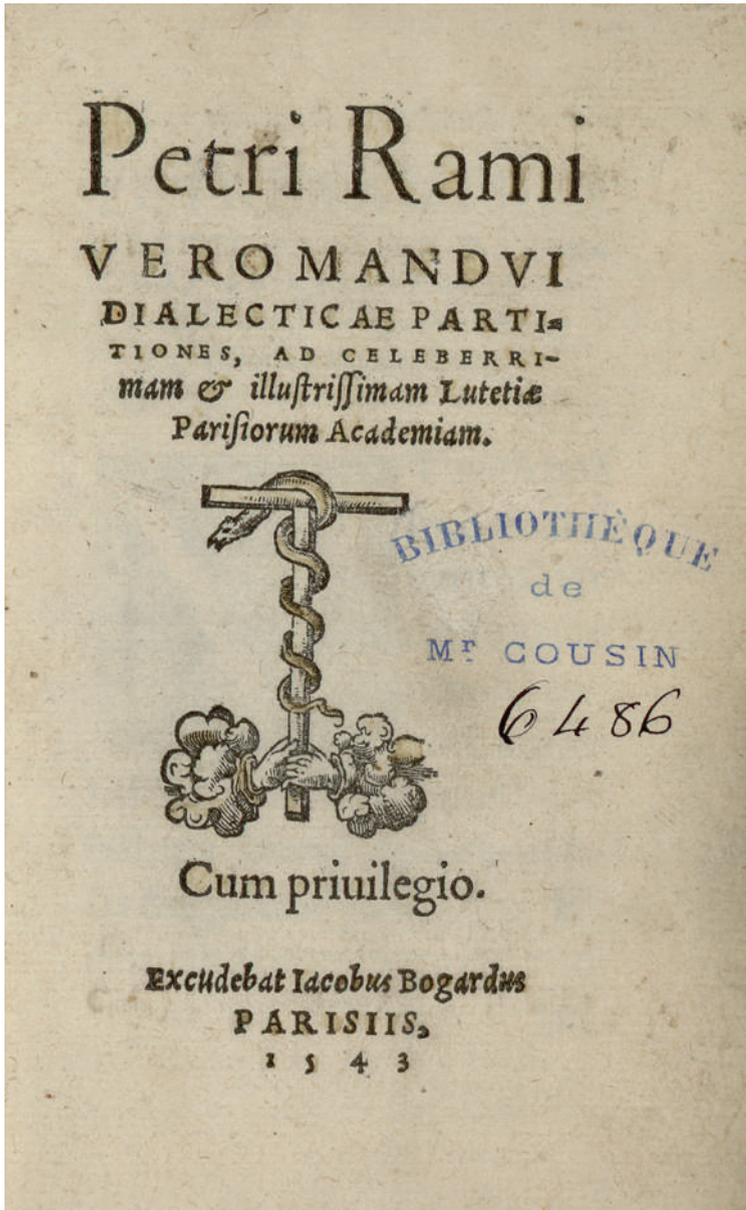


FIGURE 11.1 *Petri Rami Veromandui Dialecticæ Partitiones, ad celeberrimam et illustrissimam Lutetiæ Parisiorum Academiam. Cum priuilegio. Excudebat Iacobus Bogardus, Parisiis, 1543, in-8° parvo, fol. 85 Fonds Victor-Cousin, VCM 6= 6486*

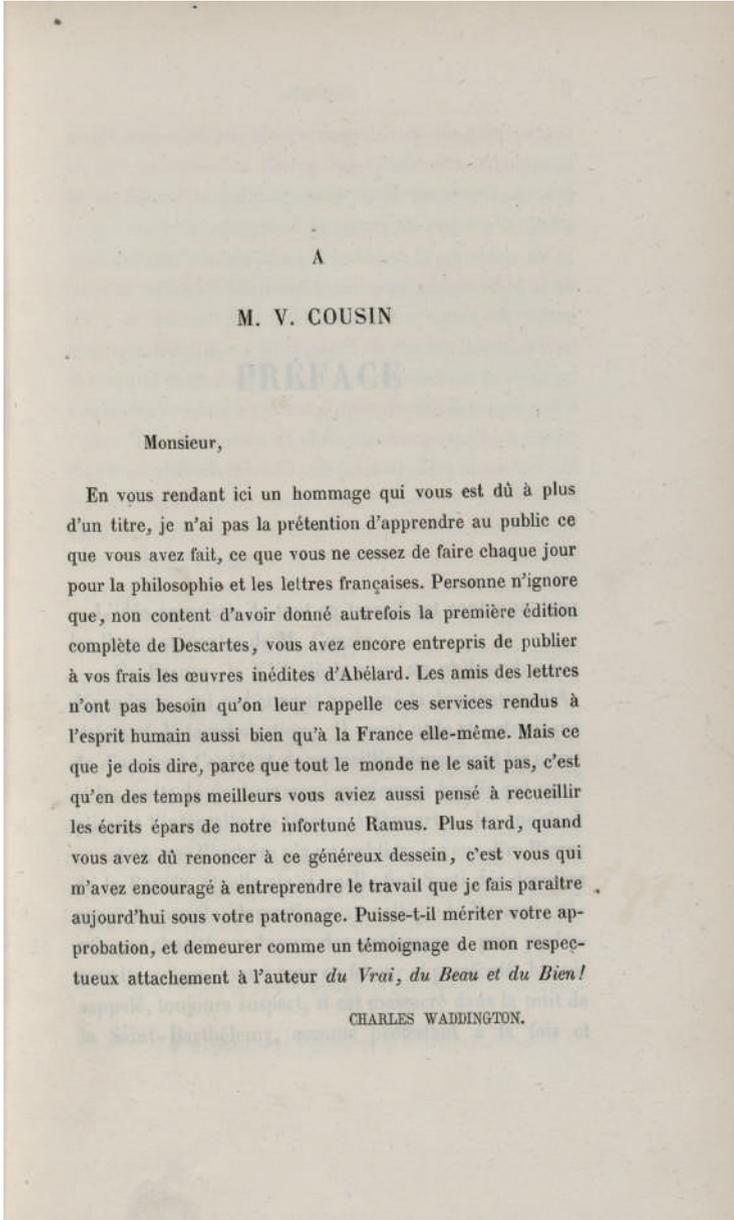


FIGURE 11.2 *Ramus (Pierre de la Ramée) : sa vie, ses écrits et ses opinions* par Charles Waddington, professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Paris et au lycée Louis-le-Grand / Waddington, Charles-Pendrell – Paris : Librairie de Ch. Meyrueis et C^{ie}, éditeurs, 1855. Épître dédicatoire de Charles Waddington adressée à Victor Cousin. Fonds Victor-Cousin, vcm 8= 6561

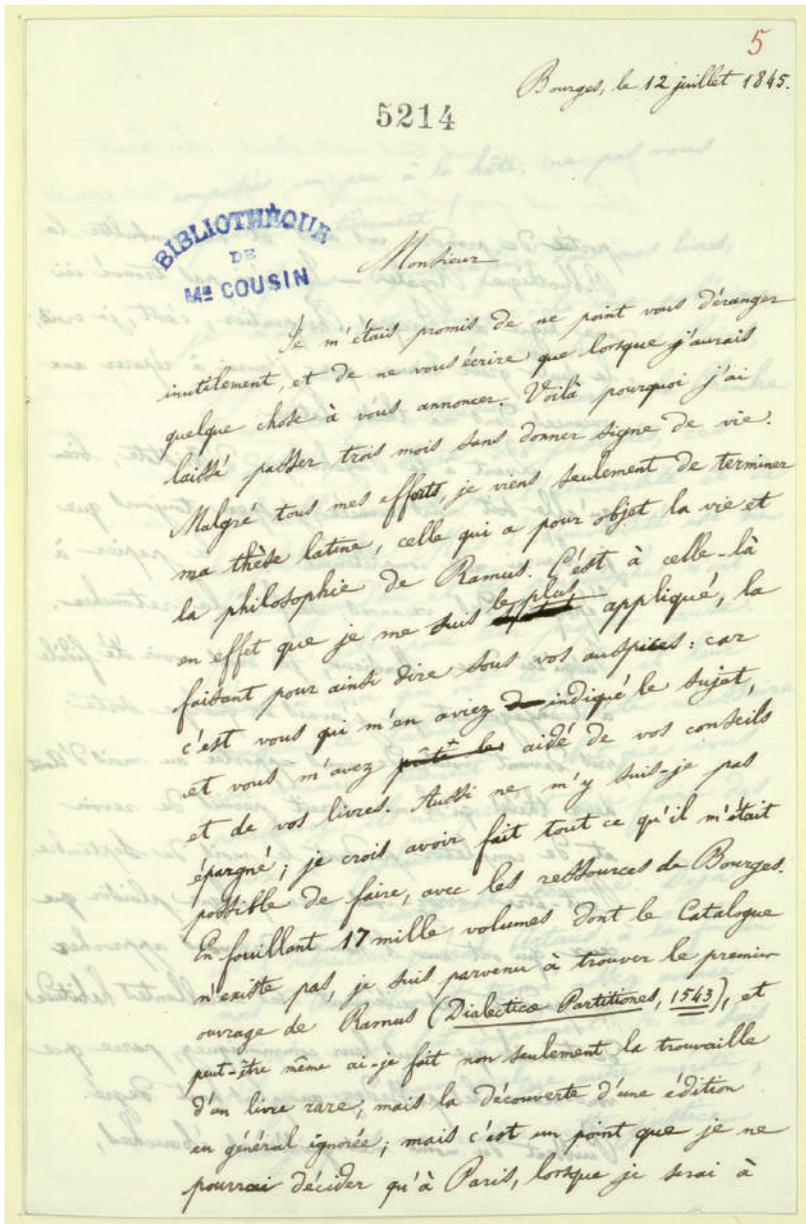


FIGURE 11.3 Correspondance générale de Victor Cousin. Tome XXXIX. Waagen-Wynbek. Lettre de Charles-Pendrell Waddington à Victor Cousin, Bourges, 12 juillet 1845. Waddington informe Cousin de l'avancement de sa thèse latine « qui a pour objet la vie et la philosophie de Ramus ». Fonds Victor-Cousin, MS VC 252. Pièce 5214

2. Bruno

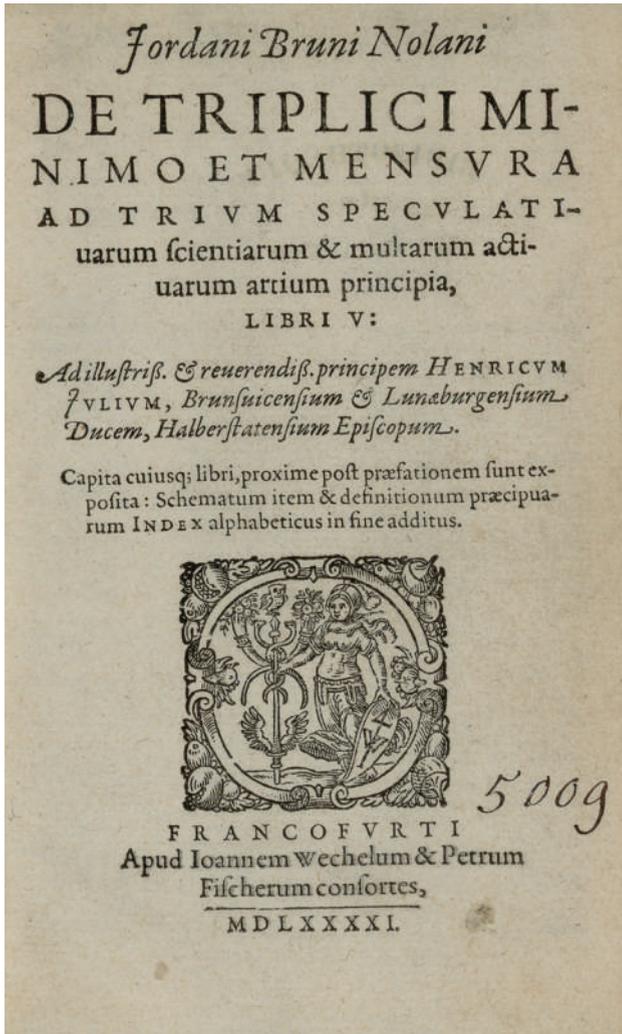


FIGURE 11.4 Jordani Bruni Nolani de triplici minimo et mensura ad trium speculatarum scientiarum & multarum activarum artium principia, libri V: ad illustriss. & reuerendiss. principem Henricum Julium, Brunsvicensium & Lunæburgensium ducem, Halberstatensium episcopum. Capita cujusque libri, proxime post præfationem sunt exposita: schematum item & definitionum præcipuarum index alphabeticus in fine additus / Bruno, Giordano – Francofurti apud Joannem Wechelum & Petrum Fischerum consortes, MDLXXXXI. Frontispice, figures gravées sur bois. Fonds Victor-Cousin, VCM 6= 5009

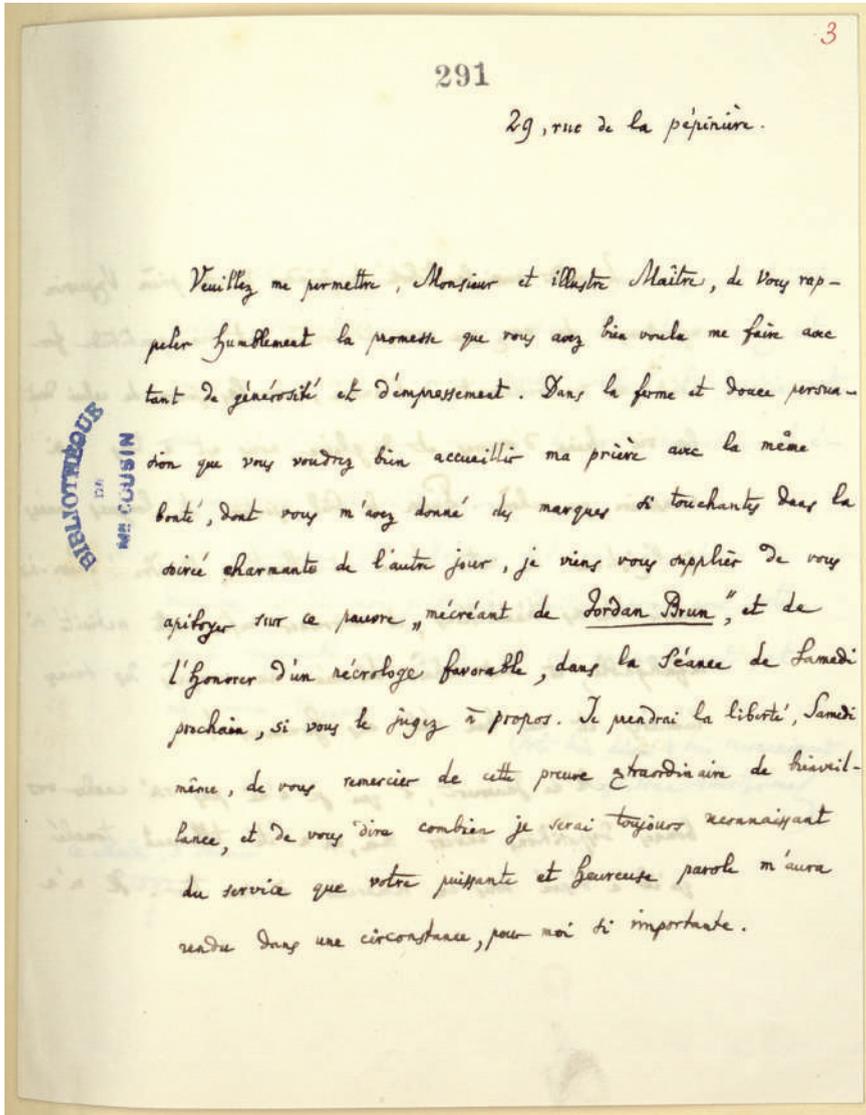


FIGURE 11.5 Correspondance générale de Victor Cousin. Tome II. Baader-Baschet. Lettre de Christian Bartholmèss à Victor Cousin, Paris, 5 janvier 1847. Bartholmèss sollicite Cousin pour honorer d'une nécrologie favorable ce pauvre « mécréant de *Jordan Brun* ». Fonds Victor-Cousin, MS VC 215. Pièce 291

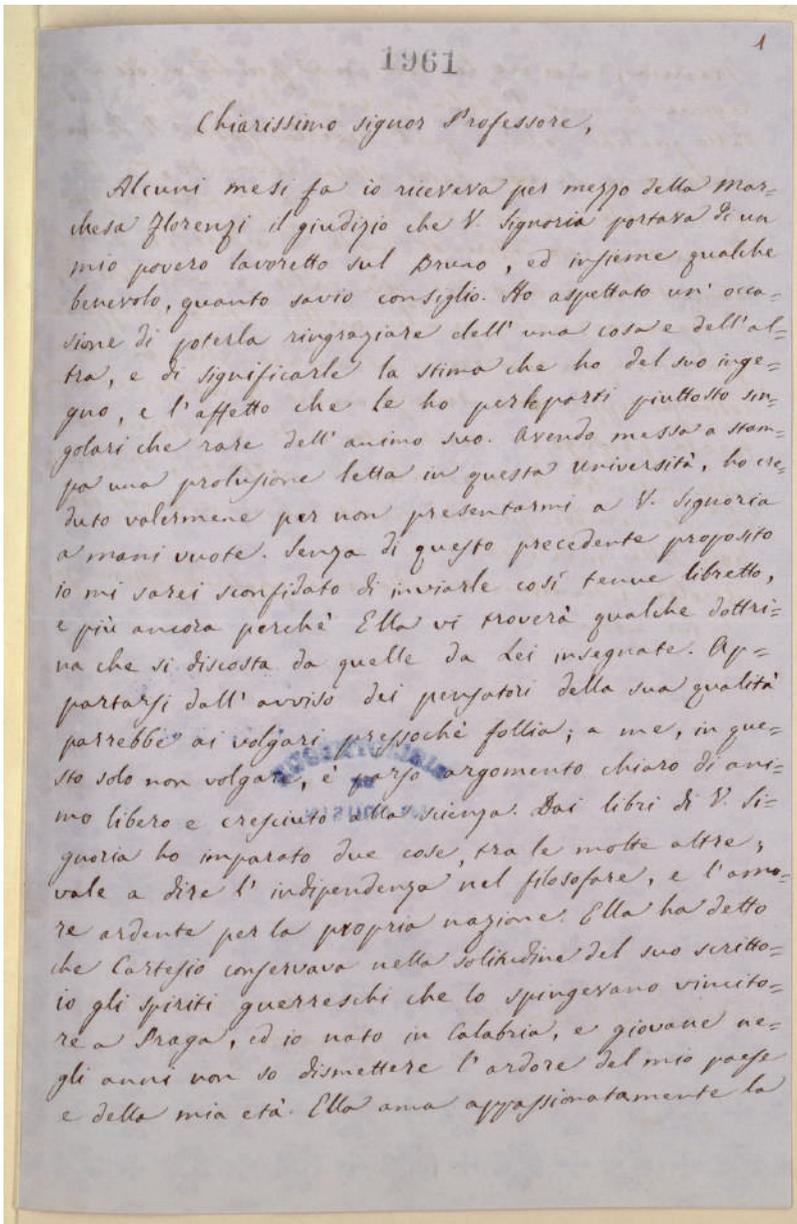


FIGURE 11.6 Correspondance générale de Victor Cousin. Tome xv. Fabricius-Flottes. Lettre de Francesco Fiorentino à Victor Cousin, Bologne, 21 février 1863. Envoi de l'ouvrage de Francesco Fiorentino, *Il panteismo di Giordano Bruno*, Napoli 1861 (« mio povero lavoretto sul Bruno »), et hommage à Victor Cousin. Fonds Victor-Cousin, MSVC 228. Pièce 1961

3. Campanella



FIGURE 11.7 F. Thomæ Campanellæ De sensu rerum et magia, libri quatuor, pars mirabilis occultæ philosophiæ, ubi demonstratur, mundum esse Dei vivam statuam, beneque cognoscentem; omnesque illius partes, partiumque particulas sensu donatas esse, alias clariori, alias obscuriori, quantum sufficit ipsarum conservationi ac totius, in quo consentiunt; & ferè omnium naturæ arcanorum rationes aperiuntur. Tobias Adami recensuit, et nunc primum evulgavit / Campanella, Tommaso – Francofurti, apud Egenolphum Emmelium, impensis Godefridi Tampachii. Anno M. DC. XX.

Frontispice. La cloche – ou *campana* – est la signature de l'auteur.

Le soleil rappelle son fameux ouvrage *La città del Sole*.

Fonds Victor-Cousin, VCR 8= 4862

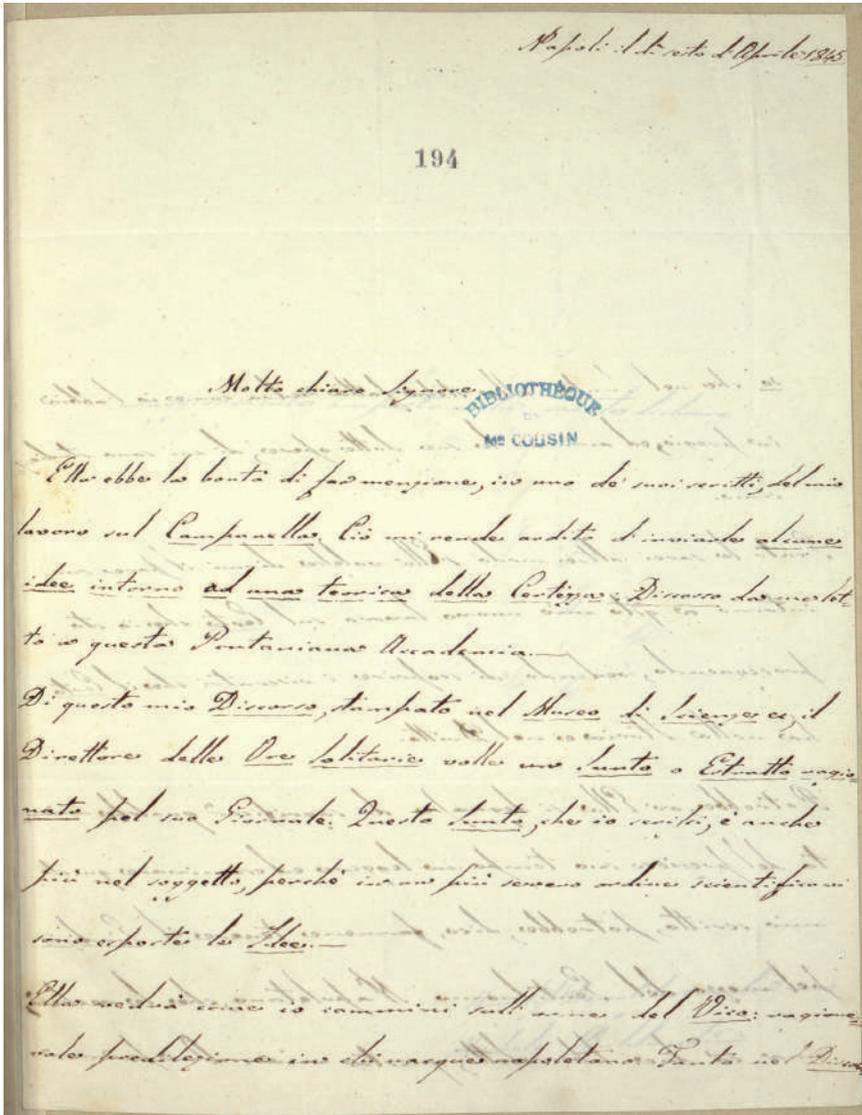


FIGURE 11.8 Correspondance générale de Victor Cousin. Tome II. Baader-Baschet. Lettre de Michele Baldacchino à Victor Cousin, Naples, 16 avril 1845.

Hommage à Victor Cousin par Baldacchino, auteur de l'ouvrage *Vita e filosofia di Tommaso Campanella scritta ed esposta da Michele Baldacchini*, Napoli 1843. « Ella ebbe la bontà di far menzione, in uno de' suoi scritti, del mio lavoro sul Campanella ».

Fonds Victor-Cousin, MS VC 215, Pièce 194

271

Campanella

DE
MS COUSIN

De la prison.
Sonnet.

Deux la prison a hôte, seul deux être
 Seul, gemissant et guillemet, tel un zeste
 pour un seul meuble de toilette, deux pour le
 monde intelligible.

Opprimé de la terre, je m'élève vers le ciel,
 la chair châtie se laisse jeter, au sein de
 l'esprit de mille ans en l'espace d'un instant, les
 idées de l'esprit se défont au regard de moi.

La guerre d'aujourd'hui fait éclater le mariage d'aujourd'hui
 dans un instant à l'égard de l'éternité, n'est-ce pas
 pour l'esprit que le plaisir et le pain sont faits?

Je porte sur mon front l'homme de mon univers,
 les deux vers, j'espère en le temps de ce deux parler
 je dois toujours composer (3).

(1) L'homme de mon univers, n'est-ce pas
 (2) Le plaisir et le pain sont faits.
 de cochet.

Comme l'indiquent ces notes sur le caractère
 en latin, comme le jeune fille l'impression
 j'ajoute souvent à la lecture de manuscrits qui
 abrite le monde.

On ne peut pas enlever de la terre qui s'élève
 vers le ciel, mais on ne peut pas enlever de la
 terre vivante en son sein, la terre est
 formée de ces deux vers.

(Il y a une note en anglais sur le manuscrit)

FIGURE 11.9
 Manuscrits de la bibliothèque Victor-Cousin. Notes sur les ouvrages des Dominicains, sur Campanella. Copie du poème de Campanella *Di se stesso*. La traduction française est à rapprocher de celle de Louise Colet dont Cousin fut l'amant. Fonds Victor-Cousin, MS VC 52, f. 271^r

4. Vanini

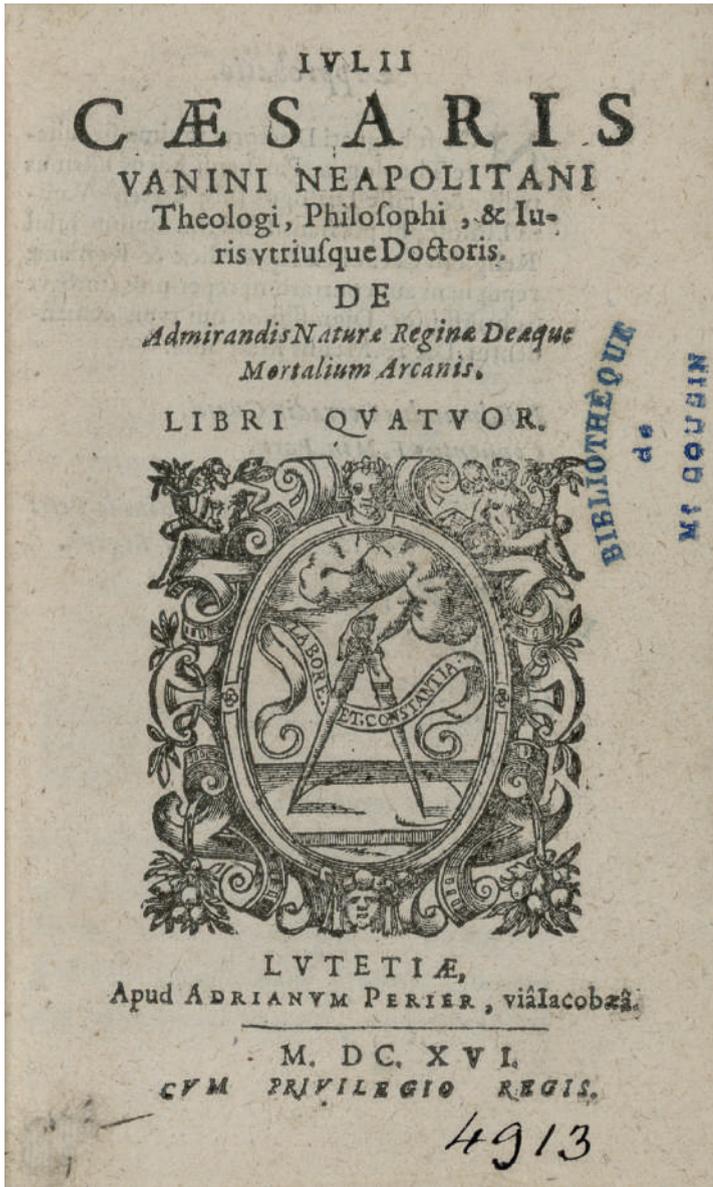


FIGURE 11.10 Julii Cæsaris Vanini Neapolitani theologi, philosophi, & juris utriusque doctoris. De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis. Libri quatuor / Vanini, Giulio Cesare – Lutetiæ, apud Adrianum Perier, viâ Jacobæâ. M. DC. XVI. Cum privilegio Regis. Frontispice
 Fonds Victor-Cousin, VCM 6= 4913

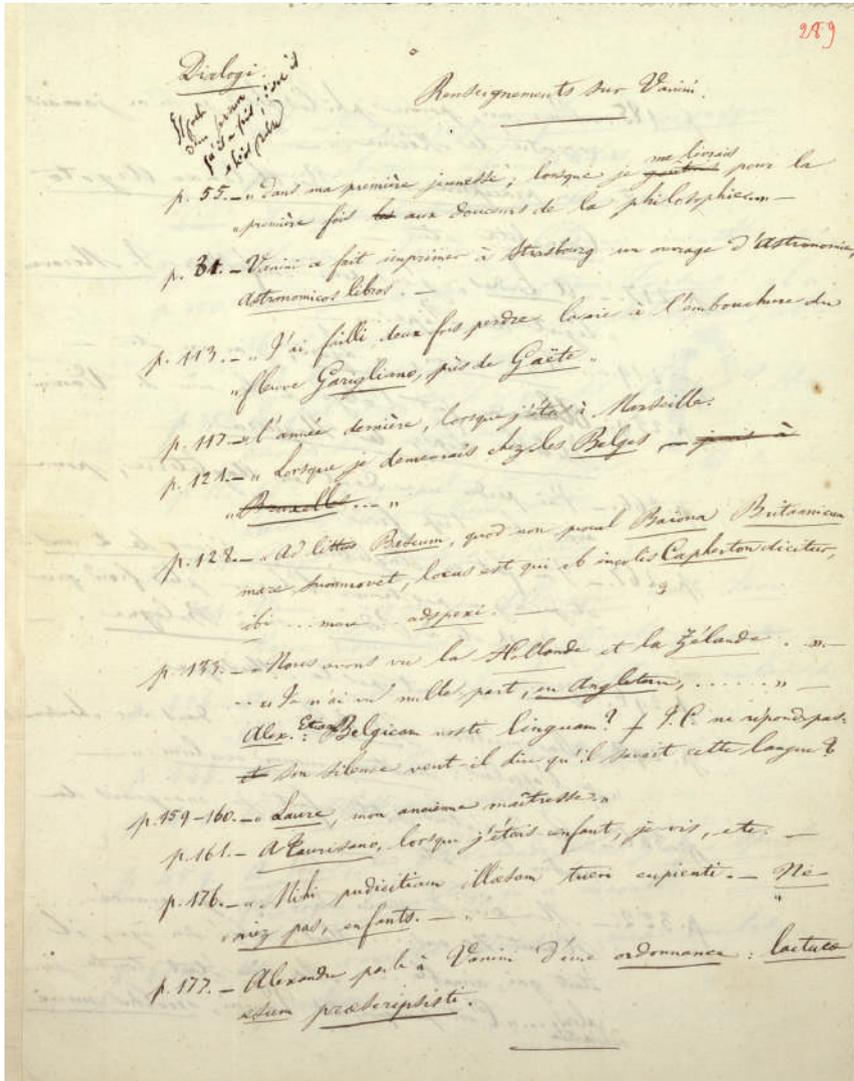


FIGURE 11.11 Manuscrits de la bibliothèque Victor-Cousin. Notes et documents concernant Giulio Cesare Vanini, compilés par Victor Cousin. Notes de lecture de Cousin sur les textes de Vanini. Fonds Victor-Cousin, ms vc 52. f. 289r

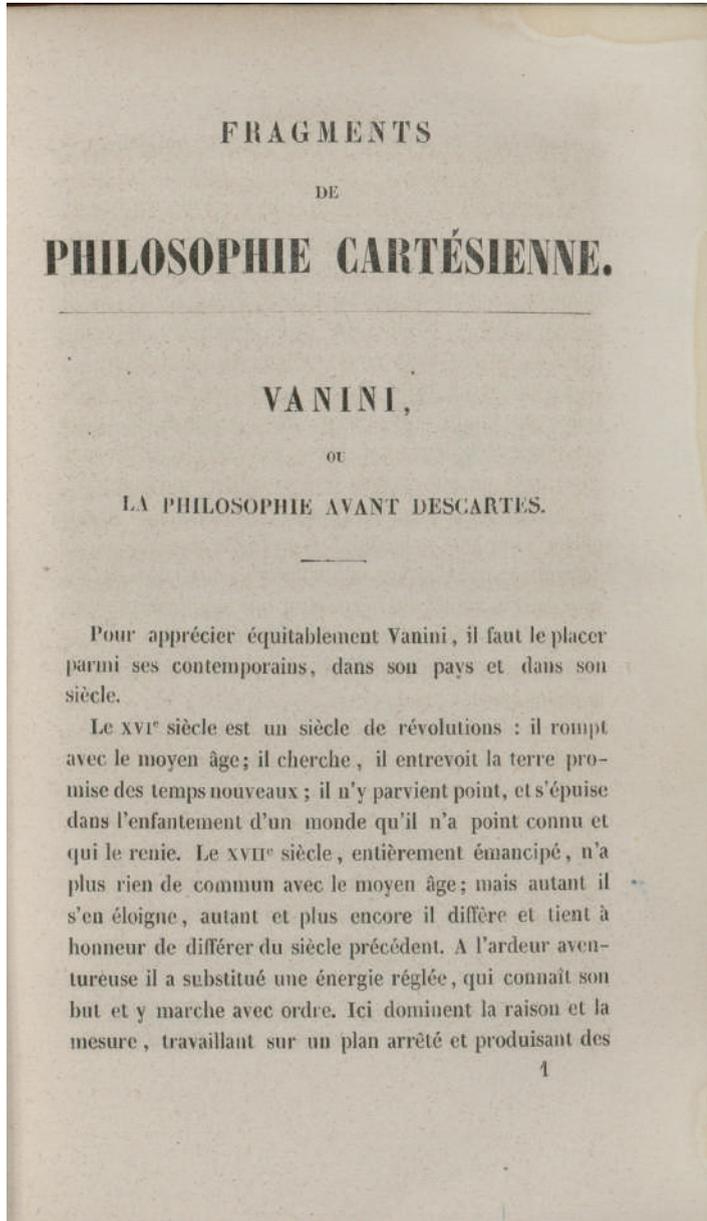


FIGURE 11.12 Fragments de philosophie cartésienne par M. Victor Cousin / Cousin, Victor – Paris : Charpentier, 1845. *Vanini ou la philosophie avant Descartes*. Exemplaire avec annotations manuscrites de l'auteur. Fonds Victor-Cousin, VCM 6= 15031

5. Vico

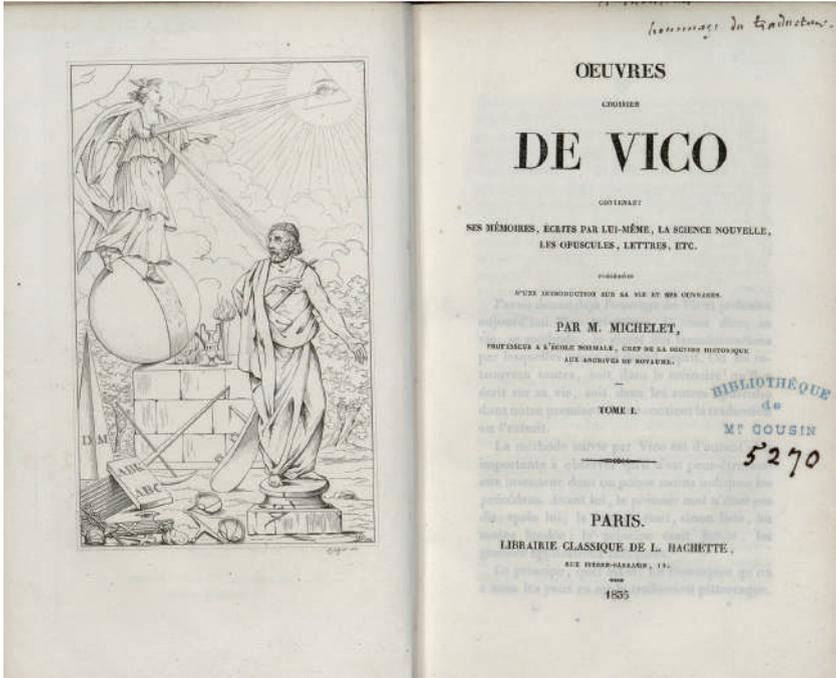


FIGURE 11.13 Œuvres choisies de Vico : contenant ses Mémoires, écrits par lui-même, La science nouvelle, les opuscules, lettres, etc. Précédées d'une introduction sur sa vie et ses ouvrages par M. Michelet / Vico, Giambattista ; Michelet, Jules – Paris : L. Hachette, 1835.
Michelet reprend le frontispice de la seconde édition de la *Scienza nuova* (1730). Il en considère l'iconographie comme « la traduction pittoresque » du principe donné par Vico pour parvenir à la science.
Fonds Victor-Cousin, VCM 8= 5270

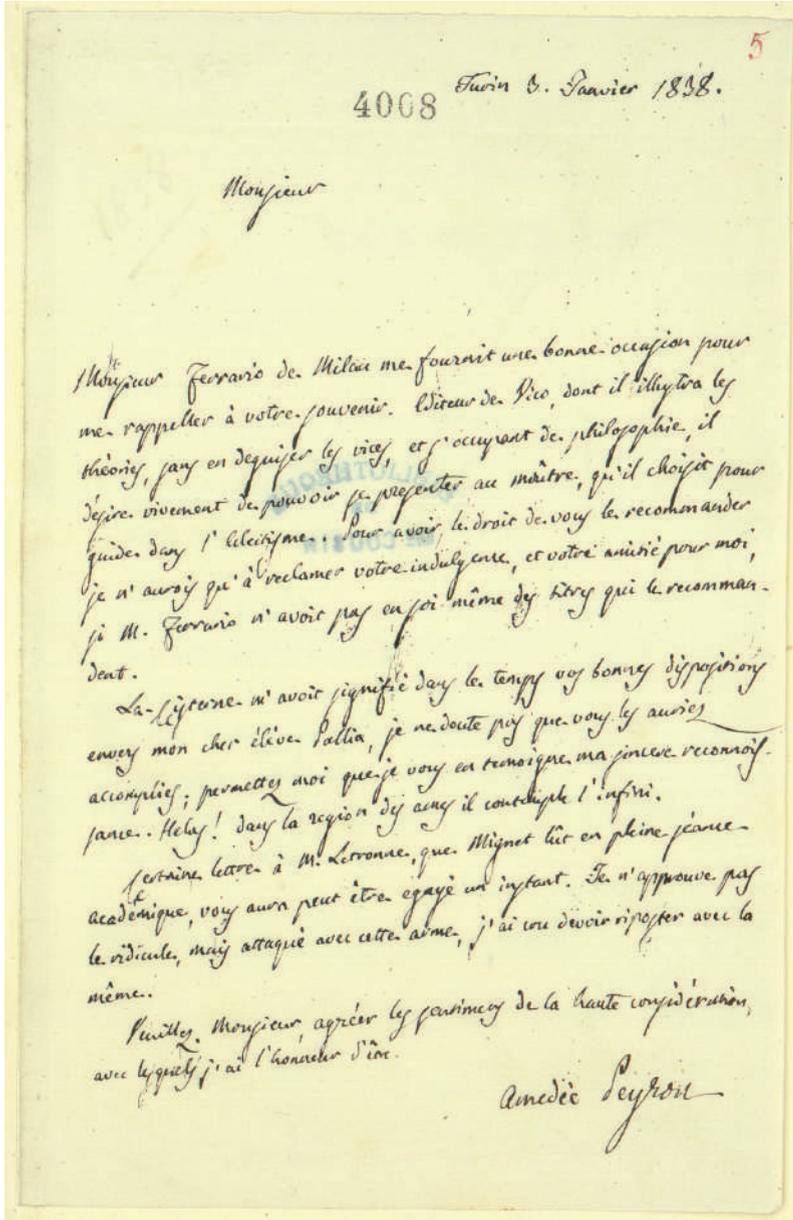


FIGURE 11.14 Correspondance générale de Victor Cousin. Tome xxx. Pécontal-Plas. Lettre d'Amedeo Peyron à Victor Cousin, Turin, 3 janvier 1838. Ferrari est introduit auprès de Cousin comme « éditeur de Vico dont il illustre les théories, sans en déguiser les vices, et s'occupant de philosophie ». Fonds Victor-Cousin, MS VC 243. Pièce 4008

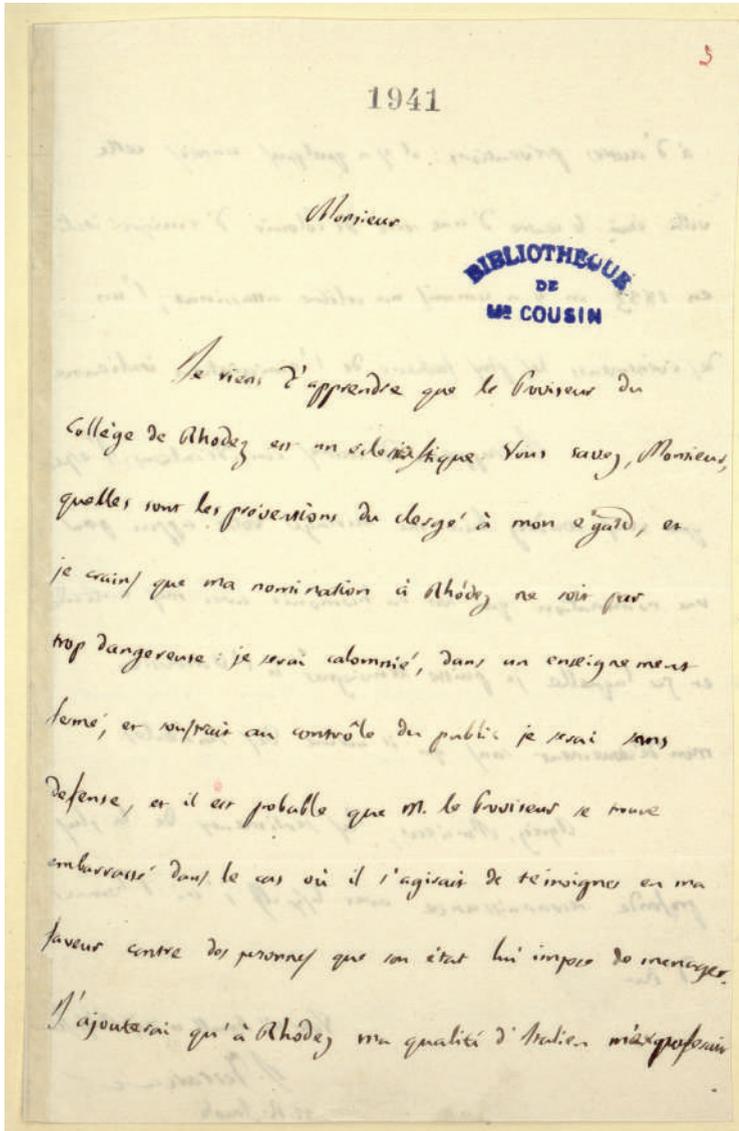


FIGURE 11.15 Correspondance générale de Victor Cousin. Tome xv. Fabricius-Flottes. Lettre de Giuseppe Ferrari à Victor Cousin, Paris, sans date. Ferrari sollicite le soutien de Cousin pour écarter une nomination au Collège de Rodez dont le proviseur est un ecclésiastique. La démarche illustre les persécutions dont Ferrari est victime de la part des cléricaux qui ont obtenu la suspension de son enseignement à Strasbourg : « Vous savez quelles sont les préventions du clergé à mon égard ».

Fonds Victor-Cousin, MS VC 228. Pièce 1941

6. La bibliothèque de Victor Cousin



FIGURE 11.16 Bibliothèque Victor Cousin à la Sorbonne. Dessin de M. Bertrand. *L'Univers illustré*, 11^e année, n. 706, 25 juillet 1868, p. 464. Gravure parue dans *L'Univers illustré* du 25 juillet 1868, représentant la bibliothèque de Victor Cousin peu de temps après la mort du philosophe, dans les locaux qu'elle occupait alors dans l'ancien collège de Sorbonne. Aux murs, des éléments de décor néo-Renaissance, dont certains sont encore présents dans l'actuelle Bibliothèque Victor-Cousin, réinstallée dans la Sorbonne reconstruite par Henri-Paul Nénot. Estampes 79. Pièce 1

Paul Parfait, *L'Univers illustré*, 11^e année, n. 706, 25 juillet 1868, p. 467, auquel renvoie la gravure :

On sait que M. Victor Cousin, mort au mois de janvier 1867, a laissé par testament sa bibliothèque à l'Université de Paris, ainsi qu'une rente de dix mille francs pour pourvoir à son entretien. Cette bibliothèque, qui ne comprend pas moins de quatorze mille volumes de choix, était entretenue par son propriétaire avec un soin pieux, mais il avait négligé d'en faire le catalogue, ce qui n'a pas permis d'en ouvrir les salles au public aussi tôt qu'on l'aurait voulu.

Ces salles – l'expression n'est-elle pas bien pompeuse ? – ne sont autres que les principales pièces de l'appartement que le savant professeur occupait à la

Sorbonne. Du temps même de M. Cousin, elles étaient déjà complètement envahies par les livres. On sent que le philosophe y restreignait les besoins mesquins de la vie pour faire la place plus large à l'étude.

C'est le vieux Morain, serviteur fidèle de M. Cousin, auquel il a été attaché pendant quinze ans, qui nous a fait les honneurs de la bibliothèque. Ce brave homme dit avec une effusion charmante : « C'est ici que nous lisions tous les soirs ; c'est ici que nous écrivions ». Il dit encore : « *J'ai* là un Polybe qu'il faut que je vous montre ». Cela fait sourire et cela touche pourtant.

Les trois pièces les plus importantes prennent jour sur la grande cour de la Sorbonne. La première – celle dont nous donnons le dessin – contient une précieuse collection de monuments artistiques et de portraits historiques, ainsi qu'un grand nombre d'autographes de personnages du XVII^e siècle.

Au-dessus des corps de la bibliothèque, un peu bas, sont disposés contre la muraille quelques surmoulages en plâtre de la fameuse porte du baptistère de Florence, cadeau moins somptueux qu'artistique d'un grand duc.

Le grand salon qui fait suite est voué entièrement à la philosophie. Moralistes et penseurs de toutes les nations et de tous les temps, pas un ne manque à l'appel. Ils sont là rangés comme en bataille tout le long des rayons, chacun avec son bagage de rêveries et de systèmes.

M. Cousin lui-même est appelé à présider ce silencieux concile de philosophes ; car son portrait, par Lehmann, remplacera bientôt la glace qui surmonte une large cheminée.

Dire que des quatorze mille volumes qui composent la bibliothèque de M. Cousin il n'y en a pas un dont l'édition ne soit précieuse, l'exemplaire intact, la reliure exquise, pas un que le bibliophile le plus scrupuleux ne puisse toucher sans envie, c'est faire d'un coup le plus sincère éloge de la collection et du collectionneur.

De tant de curiosités que nos yeux ont pu parcourir à la hâte, nous n'en citerons que deux : un exemplaire non rogné du *Génie du Christianisme*, dont les marges sont criblées de notes et de corrections de la main-même de Chateaubriand ; et le brouillon fort raturé de *Paul et Virginie*, en tête duquel on lit cette note du libraire Renouard :

« Ce manuscrit de Paul et Virginie est de la main de Bernardin de Saint-Pierre. En 1825, je l'ai acheté de M. Aimé-Martin, qui avait épousé sa veuve. C'étoit un cahier fort endommagé, je l'ai fait arranger entre des feuillets de papier blanc et relier avec quelque soin pour le préserver d'une destruction à laquelle il auroit été exposé s'il fût resté un cahier de mauvaise apparence ».

E. Farcy, Visite à la Sorbonne 25 septembre 1860, Fonds Victor-Cousin, MS VC 374.

[page de titre] Une visite à la Sorbonne.

25 septembre 1860.
À Monsieur Cousin
hommage de respect
E. Farcy.

[p. 1] Une visite à la Sorbonne

25 septembre 1860.

On pourrait établir une assez longue nomenclature des différents genres de luxe que l'homme peut envier où s'accorder en ce monde. Tous les esprits, tous les goûts, ont en effet large marge pour choisir et se satisfaire. En dehors des goûts et de l'esprit les instincts eux mêmes peuvent trouver des luxes à leur taille, des richesses à leur mesure.

Je laisse de côté l'or, l'argent, les chevaux, les voitures, les habitations de ville où de campagne, les sculptures, les tableaux même qui trop souvent de nos jours ne sont qu'instruments de manie ou de commerce. J'écarte tout ce qui caresse trop excusivement l'amour propre où l'orgueil, l'oreille où les yeux. Je parlerai seulement du luxe souverain, de celui qui prenant l'être intelligent par la tête, par le cœur, ne lui impose que des joies ineffables, contenues, (2) respectueuses ; de ce luxe enfin qui fait vivre avec ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus respectable dans le monde.

Je l'ai entrevu ce luxe, j'ai été mêlé pendant deux heures à ses béatitudes, j'ai compris, j'ai senti, ce qu'il a de digne et de noblement honorable. J'ai vu le propriétaire de tant de richesses se promener l'œil allumé de bonheur et d'enthousiasme aux contemplations de ses trésors ; je l'ai vu les prendre dans ses bras, les couvrir du regard, les presser contre son cœur ; je l'ai entendu s'écrier en replaçant religieusement les diamants dans leur écrin : « Voilà le résultat de ma vie, le fruit de mes peines, le but auquel j'aspirais après soixante années de labeurs, de veilles, d'études, de recherches incessantes ! »

Et pourtant l'écrin était une bibliothèque en bois de chêne, à simples moulures, modestement fourbie à la cire ; les diamants n'étaient que des livres : mais quelle bibliothèque, quels livres !

Suivez moi lecteur, ou plutôt suivons le Maître, le Roi du logis, un savant, un philosophe, un illustre professeur, un historien qui sait parler la langue du grand (3) siècle, et qui sait être aussi dans ses loisirs bienveillant, affable, compatissant, pour les curieux ignorants de ma sorte.

La pièce qui donne entrée dans la demeure que nous allons parcourir est dallée en pierres. Rien dans son aspect n'étonne ou n'éblouit de prime abord : une table couverte de brochûres et de cartes ; à droite et à gauche des corps de bibliothèques à hauteur d'appui ; quelques bas reliefs accrochés à la muraille ; sur des socles deux ou trois bustes. La décoration est simple mais digne ; elle prépare à merveille au spectacle qui suivra.

Sur cette table, parmi ces cartes, regardez voilà l'Italie – c'est là que le penseur suit d'un œil attentif le grand drame qui se joue en ce moment ; c'est là que le front courbé sur ses mains il cherche à deviner, à saisir la solution du problème qui reste caché dans les impénétrables arrêts de la providence.

Derrière les portes vitrées des bibliothèques, j'aperçois tout ce qui a été écrit sur Paris, sur son histoire, sur ses monuments ; – c'est la vie jour par jour, heure par heure, de cette grande cité reine du monde, la capitale et la gloire de notre France. Plus loin se (4) trouvent les auteurs français, anglais, allemands, italiens qui se sont occupés de l'histoire des arts, peinture, gravure, sculpture, architecture. Dans ce rayon du bas voilà Moreri le grand généalogiste et tous les auteurs qui ont traité des origines de nos anciennes familles.

Une armoire plus élevée offre aux regards une succession de cartons soigneusement superposés chacun dans leur case. Tous portent une étiquette indicative de leur contenu : femmes illustres, guerriers, parlement, hommes d'église, savants, artistes – ; ce sont des portraits, des portraits authentiques, bien choisis, des gravures des meilleurs maîtres. Elles sont destinées à faire revivre devant nos yeux tous les personnages dont nous allons plus tard retrouver les œuvres, le nom ou l'histoire.

Les bas reliefs, les bustes, donnent à ce réduit une petite couleur de musée. J'y admire les moulages des portes du baptistaire de Florence, chef-d'œuvre du sculpteur architecte Ghiberti. A côté la pietà de Michel Ange, et l'ensevelissement du Christ de Daniel de Volterre.

Les bustes sont peu nombreux : César Alexandre, Platon. – « Voyez, s'écrie le Maître (5) en m'interpellant, regardez, comparez ces deux hommes, Alexandre et César ? Tous deux portent sur le front l'horoscope de leur avenir : Alexandre le front haut, les traits fins, la bouche entrouverte, l'air inspiré, un enthousiaste ! César le front carré, les traits tourmentés, les lèvres serrées, contractées ; – celui-là ferme, tenace dans ses volontés marchera irrévocablement à son but ! » Quel jugement en quatre mots ; et comme on se sent déjà dans le voisinage des beaux et bons livres.

Quittons cette première pièce, soulevons ce rideau, ouvrons cette porte. Certes voilà un admirable spectacle, et je ne sache pas de plus noble salon que celui de ce savant : Ne cherchez pas ici pourtant les bois précieux, les meubles rares, les fauteuils fouillés à jour ou chatoyants de dorure. Quelques

chaises fort modestes, deux tables, voilà le mobilier – et puis des livres, des livres partout !

La chambre est haute, bien éclairée ; elle offre l'aspect d'un vaste carré. Les murs sont tapissés de bibliothèques, – un marchepied à rampes ; léger, comode, permet d'atteindre aux livres les plus haut placés. (6)

Ici se trouve rangé, classé, casé, par ordre de matière ou de bataille, tout ce qui a rapport à la philosophie et à la théologie. Ce sont partout livres rares, éditions de choix, reliures du temps. Que d'écrits ami lecteur, que de phrases, que de mots alignés les uns à la suite des autres pour attaquer corps à corps l'orgueil humain, pour essayer de l'ébranler, de l'abattre, pour le faire rentrer dans le néant ! Il est vrai que ce néant est sa véritable place – c'est de là que le génie doit s'élaner pour arriver par les sublimes études de l'intelligence à ces hauteurs incommensurables qu'atteignent un bien petit nombre d'écrivains. Philosophie, théologie, c'est la lutte de l'esprit contre la matière – ce n'est pas l'histoire de l'homme individuel, c'est celle de l'humanité.

Poursuivons ; une porte s'ouvre encore –, cette fois nous sommes dans le sanctuaire, dans l'arche sainte où on n'entre qu'en se signant. C'est ici le temple des auteurs que le maître appelle *classiques*¹ [trait ondulé]. Ils sont connus, à quoi bon les nommer, mais ce que les rares élus sont seuls appelés à (7) admirer, à toucher, ce que je ne saurais trop signaler, ce sont ces reliures aux armes de tout ce qu'il y a eu de plus grand dans les grands siècles : Louis XIII, Anne d'Autriche, Richelieu, Molé, Harlay, Nicolai, Séguier, de Thou, Louis XIV, Mazarin, le Duc d'Orléans, les Noailles, Bossuet, que sais-je encore ! C'est une phalange couronnée, dorée, blasonnée, de trésors sans prix, de reliques sans pareilles ; et toutes portent au front le sceau de ceux qui les ont touchés, palpés, fouillés, étudiés.

Certes si le respect du passé, la religion des ancêtres peuvent éveiller dans le cœur de l'homme une émotion vive et profonde, cette émotion ne manquera pas de se produire en face de ces admirables livres. Pas un qui ne fasse songer ou souvenir, pas un qui ne fasse revivre les événements les plus mémorables. Prenons au hasard : tenez cet in-4^o grand papier, c'est le discours sur l'histoire universelle, il porte les armes de Madame de Maintenon – Bossuet entendez bien, Bossuet a tenu ce volume dans ses mains augustes, c'est lui qui l'a offert à son ouaille – Madame de Maintenon reconnais- (8) sante et touchée l'a montré au Roi. Ce livre a été salué par un sourire de Louis XIV !...

Ce petit in 8^o, c'est un Lafontaine dédié, offert par le fabuliste au Procureur Général de Harlay. Ne voyez vous pas d'ici le *Bonhomme* [trait ondulé] s'acheminant à l'hôtel de Harlay, son livre sous le bras ? il relève et rajuste ses chausses avant de soulever le lourd marteau de la porte ; puis il frappe, il entre, il s'avance avec cet air gauche et distrait qui lui appartient sans conteste et récite

1 Nous mettons en italiques les mots soulignés par l'auteur dans le manuscrit [note des éditeurs].

enfin son beau compliment en offrant son œuvre au sévère Procureur Général. Celui-ci l'accueille de la façon la plus courtoise, il fait asseoir le poète à son coté ; et les voilà tous deux tisonnant le feu, jasant, discourant sur les affaires du temps, sur les productions littéraires, sur tout enfin comme s'ils vivaient en l'an de grâce 1860.

Cette petite armoire, d'allure si modeste en apparence, nous montre Racine, Corneille, Molière, avec toutes les éditions princeps de leurs œuvres tragiques ou dramaturgiques. – Regardez, ce sont les éditions (9) du temps, les premières, celles que se disputaient la Cour et la Ville, celles qu'on affichait dans les carrefours, qu'on étalait sur les éventaires – A coté de Molière j'aperçois une traduction de ce satyrique, imprimée à Leipsik sur une copie du manuscrit original. Dans cette traduction se retrouve ce qui manque à l'édition française, l'idée première d'une scène du festin de Pierre. M. le Lieutenant de Police n'avait pas permis son impression à Paris comme tendant à exciter la haine des citoyens les uns contre les autres et poussant aux idées d'un libéralisme frondeur. C'était encore, vous le voyez, comme en l'an de grâce 1860.

Oh je sais que quelques uns de ces livres sont attaqués par les bibliophiles *puristes*, qu'ils reprochent à certains d'entre eux une page recollée, une tache d'huile, un coin de peau remis à une reliure ! Mais que nous importent à nous ces souillures dont vous faites fi, grands chercheurs de riens ? – Laissez nous nos illusions, nos croyances : Oui cette page a été déchirée, tachée, cette reliure a été brisée, mais le livre, dites le moi, (10) en a-t-il moins de prix ? Qui sait d'ailleurs si Richelieu lui-même n'a pas déchiré la page en feuilletant ce volume d'une main impatiente, dans un de ces instants où s'agitait dans sa pensée le sort à venir des destinées de la France ! Qui sait si Lafontaine n'a pas lui même versé de l'huile sur ce parchemin dans une heure d'étourderie ou de préoccupation poétique !

Depuis quand les rides et les blessures au front ont-elles déparé le Vieil Âge ? – Eh bien ces déchirures, ces taches, ce sont les rides et les blessures de ces beaux livres ; ce sont les témoignages authentiques de leur vétusté, leurs états de service, les droits imprescriptibles qu'ils ont à notre respect !

Je ne veux pas plaider ici plus longuement une cause gagnée à l'avance, j'en appelle au bon sens et laissant les petites choses, je m'empresse de revenir aux grandes.

Dans la quatrième et dernière salle se trouve classée la littérature du XIX^e siècle. Là je puis feuilleter un manuscrit de Bernardin de Saint Pierre ; des éditions de Châteaubriand annotées, corrigées de sa main ; (11) des livres anglais, allemands, espagnols – enfin tout ce qui a trait à la critique et à l'Instruction publique. Il faudrait une année et un gros volume pour éplucher, analyser les chefs-d'œuvre de librairie qui s'étalent sur tous ces rayons de bibliothèque.

Mon projet n'étant pas aussi vaste, je termine et résume ici ce petit écrit. J'ai voulu seulement, on doit le voir, envisager ce grand ensemble, énumérer son classement, appeler l'attention sur quelques unes des raretés bibliographiques qu'il renferme. Je ne sais si le lecteur m'aura suivi avec plaisir dans cette course au travers des siècles ; pour moi je suis sorti de la demeure du savant pénétré d'admiration pour tant de richesses, rempli de reconnaissance pour l'art, l'esprit, le haut savoir qu'il a complaisamment déployés pour me les faire valoir.

Oui certes, me disais-je en le quittant, celui là est un puissant Roi, un vrai souverain, qui peut à ses heures, suivant son caprice, évoquer ces noms fameux à tant de titres ; faire descendre à son gré de leurs trônes Rois, cardinaux, Évêques (12) Ministres, Magistrats, écrivains, savants, poètes et artistes, vivre, converser avec eux, les quitter les reprendre, être assuré de les retrouver jusqu'à la fin de ses jours, soumis à ses ordres, prêts à condescendre à son bon vouloir.

Si vous me demandiez maintenant lecteur où est situé le sanctuaire, comment se nomme le Grand Prêtre, je serais fort embarrassé pour vous répondre, car je ne suis pas autorisé à l'indiscrétion. Un mot pourtant, une demi-confiance : le Grand Prêtre s'est baptisé lui-même *le Gardien du tombeau de Richelieu !*

25 septembre 1860.

Félix Chambon, *Rapport sur la Bibliothèque Victor Cousin, adressé à M. le ministre de l'Instruction publique, Paris, 1908, pp. 4-5.*

Un des rares privilégiés que Cousin avait admis dans le sanctuaire en a laissé une description inédite intéressante.² Les livres se trouvaient dans quatre pièces. On entrait d'abord dans une pièce dallée en pierres, où il y avait une table recouverte de brochures et de cartes. À droite et à gauche, des corps de bibliothèque à hauteur d'appui, quelques bas-reliefs accrochés à la muraille ; sur des socles deux ou trois bustes d'Alexandre, Socrate, Platon, enfin une carte d'Italie et les moulages des portes du baptistère de Florence. Un rideau cachait une petite porte ouvrant sur une chambre haute, bien éclairée, carrée, avec deux tables et des chaises. Les murs étaient tapissés de bibliothèques auxquelles on accédait par un marchepied à rampe, léger et commode : c'était l'asile de la

² E. Farcy, Une visite à la Sorbonne, 25 septembre 1860 [note de F. Chambon].

philosophie. Une autre porte conduisait à la salle des auteurs classiques. Là se trouvait un Bossuet aux armes de M^{me} de Maintenon, un La Fontaine avec dédicace au procureur général de Harlay, et, dans une petite armoire, les éditions originales de Racine, Corneille, Molière. Cousin les aimait, ses livres ! Il savait les faire apprécier et, jusque dans leurs défauts, admirer, qu'ils fussent déchirés ou tachés d'huile ! « Qui sait, disait-il, si Richelieu lui-même n'a pas déchiré la page en feuilletant ce volume d'une main impatiente dans un de ces instants où s'agitait dans sa pensée le sort à venir des destinées de la France ! Qui sait si La Fontaine n'a pas lui-même versé l'huile sur ce parchemin³ dans une heure d'étourderie ou de préoccupation poétique ! »

La quatrième et dernière salle contenait la littérature du XIX^e siècle.

3 Je n'ai pu trouver à quel volume ou manuscrit il est fait allusion [note de F. Chambon].